



OUTILLAGÉ

## LA SCIERIE MOBILE

L'ART DE COUPER L'ARBRE SOUS LE PIED DES INDUSTRIELS

**C**es dernières années, le Limousin voit se multiplier les luttes contre l'industrialisation de la gestion forestière. En octobre, à Guéret, plus de 2000 manifestants ont défilé pour s'opposer à deux "méga-projets industriels". En parallèle, des habitants tentent de créer une filière forêt-bois respectueuse de la biodiversité et des travailleurs. Reportage.

Je rencontre Marion, Sylvain et Alexandre à l'occasion d'un chantier de sciage, dans un hameau du sud de la Corrèze. Nous sommes sur un territoire forestier, composé de belles forêts de feuillus qui couvrent les pentes des gorges de la Dordogne et de ses affluents. En ce début d'automne, les trois membres de l'association Faîte et Racines s'activent autour d'un banc de scie. Tandis que Sylvain commande la machine et découpe les troncs, Marion et Alexandre s'occupent de mettre de côté les planches et de tronçonner les chutes. Leur objectif : faire vivre "une filière éthique, locale et artisanale de la forêt".

Composée d'une centaine d'adhérents et de 6 membres actifs, l'association Faîte et Racines, est née en 2018, du "traumatisme" lié aux pratiques qui "saccagent" les espaces forestiers du Limousin. Dans cette région, les agissements des grandes coopératives forestières sont dénoncés par un nombre croissant d'habitants : "ici, il y a des coupes rases pour alimenter Piveteau [une scierie industrielle]" explique Alexandre. Ces coupes, prélevant l'intégralité des arbres d'une parcelle, sont pratiquées à l'aide d'abatteuses :

de lourds engins forestiers qui abattent, ébranchent et billonnent un arbre en quelques secondes. Ils annihilent ainsi tout un écosystème, parfois sur plusieurs dizaines d'hectares, privant d'habitat toute la faune et la flore, détruisant les sols. Sur ces parcelles ravagées, sont parfois plantés des résineux. C'est ainsi qu'en Limousin, des forêts riches en biodiversité sont remplacées par des plantations en monoculture. Et pour cause : les essences de feuillus n'intéressent pas la filière industrielle : "C'est plus cher à faire pousser ! Résume Sylvain. Le douglas produit 1 mètre cube de bois en 30 ans, le chêne, c'est 1 mètre cube en 60 ans".

### RECRÉER UNE FILIÈRE BOIS ALTERNATIVE

Si la filière industrielle s'est implantée en Limousin, certains acteurs tentent de résister en s'appropriant des savoir-faire artisanaux : "Il faut désapprendre l'industrie, et reprendre la forêt aux experts", affirme Sylvain.

L'association développe ainsi diverses activités pour contribuer à la création d'une filière alternative : achat et entretien de parcelles suivant des "pratiques sylvicoles douces", proposition d'activités en forêts pour les adhérents, organisation d'opérations de sciage ou de débardage sous forme de prestations.

L'association a ainsi fait l'acquisition d'un banc de scie mobile : une machine sur roues permettant de se déplacer chez des clients pour débiter des grumes allant jusqu'à 7 mètres de longueur pour 1 mètre de diamètre.

## IL FAUT DÉSAPPRENDRE L'INDUSTRIE, ET REPRENDRE LA FORÊT AUX EXPERTS

SYLVAIN

### UN MANQUE DE SCIERIES ARTISANALES

Depuis son lancement en 2020, la scierie mobile de Faîte et Racines rencontre un franc succès : "Il y a une grosse demande par rapport à ce que l'on peut produire : il y aurait trois scieries mobiles dans le coin, ça marcherait", affirme Sylvain. Et pour cause : la région manque cruellement de scieries artisanales. En France, le nombre de scieries a été divisé par 10 entre 1960 et 2020, passant de 15 000 à moins de 1 500. Aujourd'hui encore, la Corrèze vit la fermeture de petites scieries et l'agrandissement de grandes unités de sciage.

À Egletons, à une trentaine de kilomètres des parcelles de Faîte et Racines, l'entreprise Piveteau-Farge représente l'archétype de ce que les défenseurs des forêts vivantes appellent des "méga-scieries". "Nous, on scie 500 mètres-cubes par an : c'est ce que Piveteau [la scierie d'Egletons] scie en ½ journée", me confie Sylvain. Or, ces scieries industrielles sont adaptées aux sciages de résineux aux dimensions standardisées. Vincent, artisan fustier et fondateur de l'entreprise Quali'fuste, fabrique des maisons en rondins en Corrèze. Il résume ainsi la situation : "Les grosses scieries n'ont pas envie de s'embêter à scier des petits bouts de bois sur mesure : elles refusent de scier ton bois. Elles préfèrent scier du volume, et se faire de la marge dessus. Donc les scieries mobiles, c'est cool !", conclut-il.

### SORTIR DE LA MARGINALITÉ

Les initiatives alternatives à l'industrie forestière, dans le genre **Faîte & Racines**, existent un peu partout en Limousin : associations de propriétaires forestiers prônant une sylviculture douce, scierie-autogérée, personnes pratiquant le débardage à cheval et le sciage manuel des arbres, gestionnaires forestiers pratiquant la sylviculture à couvert continu, bûcherons refusant les coupes rases, etc...

Néanmoins, ces démarches restent extrêmement marginales.

À l'Assemblée pour des forêts vivantes, organisée fin juin pour "renforcer le mouvement de défense des forêts", un charpentier corrézien posait ainsi la question : "Comment ont fait pour être réellement quelque chose qui existe dans la filière et pas juste une marge folklorique ?"

Sortir de la marginalité semble d'autant plus complexe que les forestiers aux pratiques artisanales subissent la concurrence des acteurs industriels et l'influence de leurs normes. C'est notamment le cas pour les tarifs des produits et prestations : "On fait tout à la main. Si on voulait se payer, on serait obligé de vendre beaucoup plus cher. Donc on prend sur nous pour que les gens aient quand même accès aux matériaux", m'explique Antoine. Augmenter les prix les contraindrait en effet à ne vendre qu'à des clients fortunés, ce à quoi se refusent les membres de l'association qui préfèrent rester principalement bénévoles : "Le but est que les petits propriétaires n'aient pas à se fournir en bois chez des magasins de bricolage et que chacun puisse en bénéficier", poursuit Sylvain. Les membres de Faîte et Racines, malgré le succès de leur démarche, n'ambitionnent pas non plus de transformer l'association en entreprise, par crainte d'entrer dans une logique de rentabilité : "On n'a pas envie que ça entraîne des dérives... De devoir être productifs parce qu'on est obligé de sortir un chiffre d'affaires."

TEXTE & PHOTOGRAPHIES D'ÉLOI BOYÉ

